

PRIX DU JURY ETUDIANT INTERFERENCES 2016



SUD EAU NORD DEPLACER (ANTOINE BOUTET)

Chine, 21^{ème} siècle, Pékin et les villes du Nord ont besoin d'eau. À 3 000 km au Sud, le Tibet et ses montagnes représentent la plus grande source d'eau du pays. Le gouvernement a pris la décision que l'eau du Sud devra arriver au Nord. Le plus gros projet de transfert d'eau au monde est lancé, il s'appelle Nan Shui Bei Diao – « Sud Eau Nord Déplacer ». Tout le pays est mis en branle au service de la mégalomanie du régime. Non ce n'est pas un film de science-fiction mais bien un documentaire sur un sujet bien réel qui touche les populations chinoises et redessine leur territoire à grands coups de machines et de ciment. De surcroît, la principale originalité du film tient au travail visuel qui injecte subtilement certains codes esthétiques du film de science-fiction dans le film documentaire. Sous l'œil attentif de la caméra d'Antoine Boutet, la Chine se transforme en une vaste région désolée, transformée, méconnaissable. L'espace est ainsi ouvert à une esthétique du sublime qui rend compte de la démesure et de la vanité d'un projet politique particulièrement brutal à l'égard des populations déplacées. Véritables tableaux contemplatifs, les paysages telluriques s'offrent au spectateur avec lenteur et calme, nous laissant admirer la beauté froide d'une Chine bien loin de la carte postale. Le rouleau compresseur du régime communiste est en route mais à chaque fois, à chaque région traversée, c'est comme si on était arrivé trop tard, on nous laisse face aux regards amers des citoyens impuissants. *Sud Eau Nord Déplacer* est un film singulier qui s'insère pertinemment dans notre époque en peignant le tableau d'une société en prise à un pouvoir politique qui n'a de limites que son imagination.

Alexandre RIES



JE SUIS LE PEUPLE (ANNA ROUSSILLON)

Comment filmer une révolution populaire ? Parfois, il suffit simplement de s'en éloigner un peu pour mieux la montrer. C'est ainsi qu'Anna Roussillon a posé sa caméra durant près de trois ans dans un petit village près de Louxor, très au sud de la capitale égyptienne. Loin des soulèvements du Caire place Tahrir, une famille de paysans continue de vivre, consciente et cependant impuissante face aux seules images qui lui parviennent par la télévision. Anna Roussillon a magiquement réussi à créer un espace d'échanges et de relations dans lequel la caméra a su se frayer un chemin et trouver sa place. Jamais intrusive, toujours respectueuse, elle se glisse dans les discussions, les débats et les réflexions qui, comme l'idéal démocratique tant défendu, laisse la parole à tous ; hommes, femmes et enfants. Et c'est ainsi qu'elle rend à cette famille sa puissance citoyenne. Tous les regards se croisent, les mêmes mots se répètent sans cesse sur les lèvres ; militaires, révolution, islamisme, soulèvements. Des mots parfois hésitants, mais surtout empreints de sincérité et d'un sentiment indestructible ; l'espoir. Anna Roussillon a su capter et exprimer la parole d'un peuple trop souvent invisible et oublié, surtout dans un contexte égyptien en proie à de profonds bouleversements politiques. A partir de choix esthétiques mêlant finesse et discernement, elle nous prouve sans faux-semblants et avec détermination que pour faire un bon film, il faut avant tout savoir se poser en femme du peuple.

Sarah BELGHITI, Anne-France DARDENNE

Le premier long métrage d'Anna Roussillon parvient à traiter avec fraîcheur, subtilité et modernisme un sujet difficile : la Révolution égyptienne qu'est venue symboliser la place Tahrir en 2011. La caméra subjective de la documentariste suit le quotidien d'une famille paysanne de la vallée de Louxor. Leur quotidien y est montré, du labourage des terres à l'élaboration du pain en passant par les soirées passées devant la télévision à suivre les élections présidentielles, entre espoir d'un nouvel horizon politique et peur en l'avenir. On s'attache très vite aux personnes qui composent cette famille ainsi qu'aux quelques voisins de leur village. Cette proximité est permise par celle qui existe entre la cinéaste et les personnes qu'elle filme, sans jamais s'immiscer dans leur vie de manière brutale ou intrusive. Et pourtant, le sentiment d'immersion et de réalisme est bien présent. La complicité qui existe entre Anna Roussillon et la famille de Farraj est indiscutable et indéniablement touchante. C'est d'ailleurs ce côté humain et immersif qui contribue le plus fort à la puissance de ce superbe documentaire. Cela passe par des scènes qui font sourire – de celle qui se déroule chez le coiffeur où l'enfant est soucieux du résultat de sa coupe de cheveux à celle, poignante, où une Farraj confie qu'il souhaiterait qu'Anna se fasse enterrer sur ces terres. La réalisatrice montre avec brio les enjeux politiques qui pèsent sur la vie de paysans loin de la place Tahrir, l'épicentre de la révolution, qu'on aurait pu croire a priori peu concernés par les troubles politiques du pays. Il n'en est rien. Enfin, et c'est l'un de ses plus importants mérites, *Je suis le peuple* propose une vision de la vie des Egyptiens en dehors de sa Capitale, cette partie que négligent les médias.

Fériel LASLEDJ





LE COMPLEXE DE LA SALAMANDRE (STEPHANE MANCHEMATIN ET SERGE STEYER)

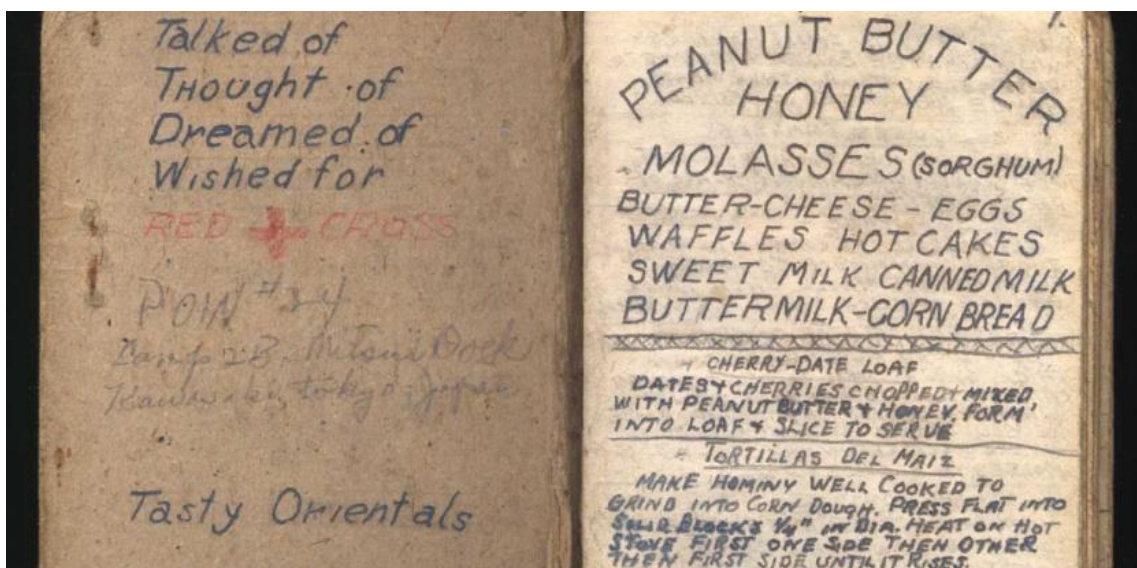
Le Complexe de la salamandre est un film déstabilisant, qui nous prend et nous immerge tout entier, sans préavis, dans le monde de l'artiste Patrick Neu, qui, tel la salamandre, vit dans un feu créateur. Le film nous présente cet artiste singulier, vivant à l'écart de l'univers médiatique de l'art, et qui fait le choix d'un certain silence sur ses œuvres, laissant le soin au curateur Jean de Loisy de se les approprier en leur prêtant les mots qu'il ne parvient pas à formuler. L'art pourrait-il être comme cette « vitrine dont on regarde les parois, et non le contenu », où chacun peut voir et comprendre ce qu'il veut, en fonction de son expérience personnelle ? En tous les cas, cette « langue que tu parles et qu'on ne comprend pas » dit le curateur, le réalisateur tente de la déchiffrer de la plus belle des manières : en laissant l'art cinématographique prendre en charge l'art plastique. Ainsi, par un travail extrêmement précis sur la lumière, sur un cadrage qui découpe les corps de l'artiste, de sa femme, leurs gestes quotidiens, les œuvres, et même les paysages naturels ou urbains que l'artiste traverse, chaque image que compose le film devient tableau ou œuvre d'art. Le moindre détail est transcendé, et Patrick Neu nous le dit : « *Je me nourris de ces chimères en forêt (...) j'aime que tout se transforme, tout commence à vibrer* ». Par ce pouvoir esthétique de l'image, le film est un appel à prendre le temps, à la contemplation de l'éphémère, de la fragilité, et à l'émerveillement devant la beauté de choses simples, comme Patrick Neu qui voit l'objet d'art dans les ailes de centaines d'abeilles.

Clémence TOQUET

Par une approche à la fois rigoureuse et sensible, *Le Complexe de la Salamandre* s'approche au plus près du geste créatif de l'artiste Patrick Neu et nous donne à éprouver la fragilité de ses oeuvres. La mise en scène, par des gros plans, une très faible profondeur de champ et un personnage souvent en bord-cadre, expose le travail de la matière où se déploie concrètement, sans mots, un art poétique. Ce point de vue immergé qui fait le choix de la contemplation plutôt que de l'explication, travaille le contraste entre la rétention de parole de l'artiste et le verbe du conservateur. Une fois la matière passée au tamis de l'expression manuelle, l'œuvre d'art créée, puis exposée, est libre d'être conceptualisée par d'autres. Alors, l'artiste anachronique s'isole à nouveau dans l'intimité de l'atelier, pour en revenir inlassablement à la silencieuse métamorphose de la matière.

Nina KORMANN-EYERMANN





FESTINS IMAGINAIRES (ANNE GEORGET)

Festins imaginaires nous propose avec exigence et retenue de replonger dans le passé concentrationnaire des camps nazis en Allemagne, des camps de prisonniers japonais et des goulags soviétiques pour s'attarder sur un événement singulier et cependant commun à tous. A chaque fois, contre toute attente, des déportés ont consigné des recettes de cuisine dans des carnets qui sont venus documenter l'imaginaire culturel et spirituel de ces communautés d'hommes et de femmes résistant aux conditions inhumaines qui leur étaient faites. Par un véritable travail d'élucidation pluridisciplinaire – anthropologie, histoire, philologie, psychanalyse, etc. – qu'accompagnent des réminiscences personnelles, Anne Georget construit une forme documentaire qui rend intelligible une réalité déroutante, déplace le regard sur les victimes et ouvre sur la complexité de la vie humaine. On regrettera peut-être que la même audace n'ait pas servi la forme narrative, même si les choix de l'auteure permettent de dessiner une complexité humaine qui déjoue le système concentrationnaire.

Joseph ELBAZ et Tanguy FERREIRA